

PER  
B-200

Beaupré

# MA BELLE-MÈRE

---

---

## I

— Là ! dit ma nourrice, quand elle eut fini : peut-on voir quelque chose de plus joli que ça ?

Cà, c'était moi.

Je m'élançai vers la glace d'une haute armoire d'ébène, pour contrôler l'opinion de Manette et (je puis bien le dire aujourd'hui) ce que je vis lui donna pleinement raison. On n'aurait guère pu, en effet, voir quelque chose de plus joli que la petite fille de huit ans qui me rendait mon sourire dans la glace. Des yeux noirs, brillants d'orgueil et de joie, un front d'une blancheur éblouissante, un nez délicat, presque trop bien fait pour un nez d'enfant, des lèvres de rubis, assez entr'ouvertes pour laisser voir des petites dents toutes neuves, admirablement rangées ; des cheveux dorés, longs à toucher le bord de ma robe, tout cela composait un ensemble fort agréable que je me complus à regarder longuement.

— Pour sûr, qu'elle est jolie ! " répondit Fantille, la fille de chambre, que ma nourrice avait appelée afin de s'aider de ses conseils au sujet de ma toilette ; car j'avais une toilette toute neuve et des plus élégantes, expédiée de Paris la veille même. Pour la première fois de sa vie, Manette avait essayé de placer un ruban de satin ponceau dans ma chevelure flottante et, bien que ses doigts peu effilés n'eussent point donné au nœud toute la grâce désirable, il est positif que l'éclat de cet ornement faisait singulièrement ressortir celui de mes yeux, ainsi que l'or de mes cheveux.

— Gageons, reprit Fantille, qu'elle fera plus d'effet que la ma...

Un coup de coude de ma nourrice lui coupa le mot sur les lèvres, J'allais lui demander ce qu'elle voulait dire, car le geste de nounou ne m'avait pas échappé, mais mon père étant entré, j'oubliai tout pour sauter à son cou et l'embrasser follement.

J'aimais mon père avec passion. Depuis cinq ans que j'avais perdu ma mère dont il ne me restait qu'un souvenir très doux, mais très vague, je n'avais pas eu d'autre affection que lui. Mon tempérament délicat et op nerveux réclamant l'air de la campagne, il s'était retiré avec moi dans un vieux château en assez mauvais état, qu'il possédait au fond du Périgord, et dont il avait fait réparer et meubler à notre usage la tourelle la moins ruinée. Il pensait n'y séjourner que quelques mois, mais ma santé s'y fortifia tellement qu'il résolut de me faire jouir davantage d'un air aussi vivifiant. Peu à peu, il se créa des occupations de *gentleman farmer*. Une partie des terres fut mise en rapport : il s'intéressa aux plantations, aux métairies ; et comme il n'aimait pas à se séparer longtemps de moi, il m'emménageait le plus souvent dans ses tournées, en voiture ou même